REMALARD (ORNE)

17-4-11

Mon cher Dehérme, j'ai lu « Socialisme » tout seul. Votre tante (dans la rectitude de jugement de laquelle j'ai grande confiance) l'a lu, de son côté, toute seule ; et voici notre opinion à tous les deux.

La pièce, d'un bout à l'autre, c'est vous, votre beau talent, votre belle morale et votre belle honnêteté ; mais... c'est injouable, absolument injouable.

On murmurerait, on grognerait, dès le premier acte, on hurlerait au second et on ne laisserait pas jouer le troisième. Et je ne parle pas seulement d'un public d'imbéciles ou de snobs qui veulent des petites femmes avec ou sans chemise, mais de n'importe quel public, depuis le plus brut jusqu'au plus intellectuel, depuis le tête de l'antique jusqu'au membre le plus sérieux et le plus éclairé de l'académie des sciences morales et politiques.

Je crois mon cher ami vous l'avoir déjà dit dans le temps, le public, tous les publics, vont au théâtre pour se distraire, pour s'amuser

pour se reposer des fatigues, des émotions, des ennuis de la vie courante, personne n'y va pour s'instruire et se moraliser ; et ceux la même qui vont aux conférences, à l'église ou au temple pour entendre prêcher la morale, se cabrent aussitôt que l'on s'avise de vouloir la prêcher sur la scène.

Vous citez dans le dernier numéro de votre « Coopération » toujours si intéressante ce mot de Dumas fils : « Toute littérature qui n'a pas en vue la perfectibilité, la moralité, l'idéal l'utile, en un mot, est une littérature rachitique et malsaine ! » D'abord je ne crois pas que les pièces de Dumas aient jamais converti personne ; et puis, remarquez bien que, tout en professant cette théorie, il s'attache plus que n'importe qui, une importance capitale à l'intérêt scénique, dramatique qui manque à votre pièce.

En résumé, je vous conjure de ne pas essayer de faire jouer « Socialisme » pas plus à l'Œuvre qu'ailleurs.

Plus tard, lorsque vous vous serez (ce qui arrivera certainement) imposé à l'opinion vous pourrez, si cela vous amuse, tenter l'épreuve, et braver le four ; mais ce serait, aujourd'hui

une grosse imprudence, une folie de vous exposer à compromettre par un échec retentissant l'œuvre que vous poursuivez et que vous avez raison de poursuivre.

Voilà bien sincèrement, bien brutalement mon opinion. Je suis sûr qu'elle est bonne.

Quand je lis vos articles, c'est un chagrin pour moi de songer qu'il n'y aura pas plus de gens pour les lire. Au contraire, en lisant votre pièce, j'avais froid dans le dos en songeant qu'elle pourrait être jouée.

Mettez de côté ce violon d'Ingres!

Excellent votre titre « Pourriture d'assemblée » je me garderai bien d'en chercher un autre. Quant au sous titre « Souvenirs d'un sauvage » il est vrai que Maret s'en est servi; mais j'avais publié quinze ans auparavant dans le Figaro mes « Lettres d'un sauvage » lesquelles eurent un gros succès, bien oublié aujourd'hui comme on oublie tous les articles de journaux.

Je ne pourrai me décider pour la division en volumes que quand je serai davantage fixé sur la quantité des matières

---

Je n'ai pas été au courant des relations de Gambetta avec la Païva et par conséquent des projets d'entrevue avec Bismarck, projets que, contrairement à Mme Adam, je trouverais

Quillens

tous naturels.

Je vous envoie à ce propos une coupure du Temps. « L'ancien député » dont parle Claretie, c'est moi.

Et comme Mme Adam a témoigné à Claretie l'étonnement (un peu ironique) que « l'ancien député » ne se nommât pas, je lui ai écrit. Elle m'a répondu. Je vais lui répondre et si, ça vous amuse, je vous communiquerai cette correspondance.

A revoir, mon cher Dehérme, mille bonnes amitiés pour vous, pour votre chère gentille femme et pour vos hôtes que j'aime beaucoup, quoique ne les voyant pas souvent.

Duguis-Pafeau